



## Drame de la jalousie Pierre Naveau

*J'ai été amené à m'intéresser à la jalousie à partir de mon intérêt pour le concept psychanalytique de lien social. Jacques-Alain Miller disait il n'y a pas très longtemps<sup>1</sup>, dans son cours, que l'envers du lien social, c'est la jalousie. Je propose donc d'intervenir\* sous ce titre « Drame de la jalousie », qui est, je crois, le titre d'un film italien d'Ettore Scola.*

« Le 8 mars 1940, vers 21h45, à Blainville, – Blainville-sur-l'Eau, qui se trouve près de Lunéville, et non pas Blainville sur mer, qui se trouve en Normandie –, André Martin, permissionnaire, âgé de 29 ans, frappe sa femme, Andréa Charton, de deux coups de couteau. Elle meurt quelques instants plus tard. Le conflit conjugal avait commencé avant la guerre. Ce fut la guerre avant la guerre. Andréa Charton était une femme de mœurs légères. Avec la guerre, sa conduite était devenue notoirement scandaleuse. Le mari avait demandé le divorce. En février 1940, la femme, alors qu'il se trouvait au front, avait quitté le domicile conjugal en emmenant avec elle les enfants. Malgré la rupture, ils avaient passé la nuit du 2 au 3 mars ensemble. »<sup>2</sup>

C'est ainsi que s'ouvre un rapport rédigé par Daniel Lagache qui, je vous rappelle, était philosophe normalien, psychiatre et expert auprès des Tribunaux. J'ai fait la trouvaille de ce rapport d'expert de Daniel Lagache. Sous le titre « Drame de la jalousie », je propose donc une remarque sur ce rapport de Daniel Lagache. J'imagine que vous entendez à quoi je fais allusion. La référence est *La jalousie amoureuse* de Daniel Lagache, livre publié aux PUF, qui est sa thèse de 1947 et qui, en dépit de son orientation, est tout à fait riche en informations sur les crimes par jalousie.

Voici comment Daniel Lagache décrit le meurtrier : « André Martin se croit malin, mais il est bête. Son intelligence est médiocre, pas de culture, l'expression verbale est gauche. Les réponses à mes questions sont brèves. Il dit être sincère. S'il ment, il reconnaît son mensonge. »<sup>3</sup> Daniel Lagache écrit qu'il n'a pas pu gagner sa confiance au cours de l'expertise. C'est un homme anxieux. S'il se met en colère, il ne peut plus s'arrêter. Ce portrait du meurtrier se finit ainsi : « Il estime qu'il est victime d'une injustice. » Il est la victime d'une injustice, et non celui qui a commis un crime. Cet homme en appelle à la justice. Daniel Lagache termine son portrait, non sans avoir fait remarquer : « Cet homme sourit sans raison. C'est une réaction stéréotypée qui est le signe d'un embarras. »

Au-delà de la colère, il est incapable d'exprimer ses émotions, il ne pleure jamais. Le père de cet homme est mort à l'âge de quarante-trois ans en 1921. Le patient de Daniel Lagache avait neuf ans quand son père est mort. Sa mère en 1940, donc l'année du meurtre, a soixante-quatre ans. Il est le dernier de cinq enfants : quatre garçons et une fille.

Il a été fait appel à son instituteur d'autrefois, afin qu'il donne une appréciation sur son travail à l'école. L'instituteur a répondu à Daniel Lagache que c'était un très mauvais élève. Il a quitté l'école à l'âge de treize ans. Il a commencé à travailler comme ouvrier dans différentes entreprises.

---

\* Conférence donnée à Morlaix, le samedi 5 juin 2010.

<sup>1</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », 2009-2010, cours du 7 avril 2010, inédit.

<sup>2</sup> Lagache D., *La jalousie amoureuse*, Paris, PUF, 1<sup>ère</sup> édition 1947, 5<sup>ème</sup> édition 2008.

<sup>3</sup> *Ibid.*

Dans ce milieu de jeunes ouvriers et ouvrières, il a eu des relations sexuelles avec différentes femmes, depuis l'âge de quinze ans. On ne peut donc dire qu'il s'agisse d'un homme sexuellement frustré. Il a même été amoureux d'une fille.

Il rencontre Andréa en 1930. Elle avait quatorze ans, il en avait dix-huit. Ça se passe en Moselle. C'était au moment où il travaillait dans une filature où son frère était contremaître. Il perd de vue Andréa, puisqu'il doit quitter la filature pour faire son service militaire. Mais il ne l'oublie pas.

Il dit à Daniel Lagache que cette femme lui plaisait. Il ne dira pas qu'il l'a « dans la peau », mais quelque chose qui ne se dit ordinairement pas : « Je l'ai dans le sang ». Il s'est fait tatouer le nom d'Andréa sur l'avant-bras gauche.

Il retrouve Andréa en 1936, donc après son service militaire. Il a alors vingt-cinq ans, elle en a vingt. Dans l'intervalle, elle a eu un enfant. Lors de cette deuxième rencontre, ils ont des relations sexuelles, mais André, lui, tient à ce qu'elles restent incomplètes. Il avait peur, en effet, qu'elle ne tombât enceinte. Le mariage est envisagé.

Pendant son service militaire, il avait rencontré une autre jeune fille. Elle avait un enfant. Il aurait pu l'épouser, mais elle se conduisait mal. Il a rompu. Quand il demande à Andréa de l'épouser, c'est donc au même type de femme qu'il propose le mariage.

Cependant, ils ne se marieront pas tout de suite. Il rompt les fiançailles. Pourquoi ? Parce que, il apprend, un jour, qu'elle est allée au bal de Lunéville avec un autre homme. Ils se disputent. Certes, il est jaloux, mais c'est à elle qu'il en veut. Il est jaloux d'elle, et non de son rival. Le rival, paradoxalement, est épargné par sa jalousie. Il faut avoir, à cet égard, à l'esprit l'article de Freud sur la jalousie qui, je vous le rappelle, est le seul article de Freud qui ait été traduit par Lacan.

André a l'habitude, en effet, de dire : « l'homme propose et la femme dispose ». Par conséquent, il considère que c'est elle qui a décidé de faire le pas de le tromper. Leurs fiançailles en sont rompues.

Moment charnière dans la vie d'André, en 1937, il a un grave accident de mobylette. Dans la nuit du 9 au 10 mars 1937. Pratiquement trois ans avant le crime. Il en résulte une fracture du crâne, des séquelles – étourdissements, vertiges, maux de tête. Il s'est laissé entraîner à boire. Ce sont ses camarades, dit-il, qui l'ont poussé à boire. Autrement dit, ce que l'on entend là, c'est que, s'il a eu un accident, ce n'est pas de sa faute. À sa sortie de l'hôpital, Andréa lui donne rendez-vous. Ils se retrouvent et renouent. Il est de nouveau question de mariage. Mais, cette fois, sa mère, la mère d'André, et son frère aîné, s'opposent à ce mariage. Il leur répond qu'il sait ce qu'il a à faire. Cela se passe au début du mois d'avril 1937. Il dit qu'elle lui plaît et qu'il est tout à fait au courant de sa mauvaise conduite, mais il veut la sauver. Or, elle est enceinte d'un autre homme. « Qu'à cela ne tienne » dit-il à sa mère et à son frère aîné, « [il] reconnaîtra l'enfant ». Et, en effet, ils se marient au mois de juillet 1937. L'enfant n'est pas de lui, c'est donc le deuxième enfant, mais il porte son nom. Je me demande si le premier enfant porte également son nom, je crois que oui.

La conduite d'Andréa, bien entendu, ne change pas. Elle a toujours un amant qui, d'ailleurs, lui envoie une lettre enflammée le jour de son mariage. Elle sort, comme auparavant, avec une femme de mauvaise vie, comme elle. Autrement dit, dès le mariage la guerre éclate entre eux. Il soupçonne sa femme de fréquenter d'autres hommes. Il dit : « Elle me cachait tout. »

Je pense qu'un troisième enfant naîtra à la fin de l'année 1937. Et il est probable, c'est ce que laisse entendre Daniel Lagache, que ce troisième enfant, bien qu'il porte son nom, ne soit pas de lui non plus.

Les querelles deviennent de plus en plus violentes. Il lui reproche, en particulier, la fréquentation d'un garçon boucher de Lunéville. Vous voyez comme tout cela est poétique. Il la gifle. Ils finissent par se séparer, il demande le divorce. Il retourne chez sa mère, elle chez

ses parents, mais ce qui frappe l'entourage, c'est qu'il continue à tourner autour d'elle et à la surveiller, comme s'il indiquait ainsi avoir trouvé son objet. C'est cela qui compte, quand il est question de la jalousie. J'ai pensé, en écrivant cela, à Othello. André continue à chercher à la voir. Il cherche à la voir, c'est ça avoir trouvé son objet. Lacan dit, dans Le Séminaire XVIII, que c'est de ce point de vue là que l'on peut saisir de quelle manière une femme est prisonnière. Il dit : « prisonnière de l'âme de l'homme », mais on pourrait dire aussi : « prisonnière du fantasme de l'homme », puisque ici, il s'agit d'un fantasme qu'il y aurait certainement lieu de définir d'une façon tout à fait particulière.

Ils ont des relations sexuelles, elle tombe de nouveau enceinte. Il dira à Daniel Lagache, à propos de ses relations sexuelles qu'il a voulu reprendre avec elle, qu'il a voulu profiter d'elle, elle qui a été sa femme. Le débat porte sur ce point. Dans quelle mesure la femme est-elle l'objet de l'homme ? C'est la question que pose Proust, en écrivant *La Prisonnière*.

Andréa tombe enceinte. Il ne sait pas si l'enfant est de lui. Il a des doutes et il a effectivement de bonnes raisons d'en avoir. C'est quand même une femme *qui traîne*, comme on disait à l'époque. En tout cas, il annule la demande de divorce. Qu'ils vivent de nouveau ensemble, cela ne l'empêche pas de continuer de la soupçonner d'être infidèle. La possession ne va pas sans le soupçon. La possession ? Pour être plus précis encore, la possession de l'objet ne va pas sans le soupçon que cet objet pourrait lui être dérobé, pourrait lui être pris par un autre homme, le rival. Gare à une femme, quand elle se retrouve pour un homme dans cette position là ! Il a entendu dire qu'elle aurait eu des relations sexuelles avec un homme qui habite dans le même village que sa mère à elle. J'ai retenu ce détail, parce que l'homme s'appelle Lécivain. Il la soupçonne, mais ce que Daniel Lagache souligne, c'est qu'elle n'a jamais avoué quoi que ce soit à son mari, jamais. Pendant toute l'expertise, ce point sera tout à fait important. Donc, un quatrième enfant naît, c'est une fille, elle n'est sans doute pas de lui. La guerre entre eux recommence. André lui fait des reproches. De toute façon, c'est leur mode d'être ensemble, c'est leur rapport sexuel. Leur rapport sexuel est fait de reproches. Alors le principal reproche qu'il lui adresse, c'est qu'elle néglige leurs enfants, tout en les gâtant bien entendu inconsidérément. Elle dépense de l'argent pour des choses inutiles. Les scènes de ménage sont de plus en plus fréquentes. Elle menace de partir. Il pense, de nouveau, au divorce.

Nous sommes en 1939, juste avant la déclaration de la guerre et la mobilisation générale. Daniel Lagache interroge cet homme au sujet de l'état d'esprit dans lequel il se trouvait à ce moment-là. Il expliquera qu'André reconnaît ce que l'on pourrait appeler *un désir de mort*, qui a pu lui traverser l'esprit à ce moment-là. Il faut avoir ça à l'esprit, lorsque nous réfléchissons à la manière dont la psychanalyse peut aborder un tel crime. Parce que, dans la littérature psychanalytique – il suffit de lire là-dessus *L'interprétation des rêves*<sup>4</sup> – l'idée de meurtre, ce n'est pas le meurtre.

Un sujet névrosé peut tout à fait rêver d'un meurtre. Il peut rêver, par exemple, qu'il est l'objet d'un meurtre. Un jeune homme me racontait, il n'y a pas longtemps, un rêve où il était pieds et poings liés alors que sa femme allait l'exécuter. Mais au moment où elle s'apprête à l'exécuter d'un coup de revolver dans la tête, une voiture de police est passée par là. Elle s'est fait prendre sur le fait et, à ce moment-là, ce qu'il a éprouvé dans le rêve, c'est une profonde tristesse à son sujet, en pensant qu'il n'y a rien de pire que de se faire prendre. Le meurtre, au niveau de la pensée, n'est pas le meurtre au niveau de l'acte. L'axe de ma lecture du cas d'André est l'antinomie entre la pensée et l'acte. Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer de saisir la raison pour laquelle un sujet peut être poussé à passer de la pensée à l'acte, il y a entre Daniel Lagache et Lacan, sur ce point, un désaccord.

---

<sup>4</sup> Freud S., *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

Août 1939, vous savez ce qui arriva, c'est la mobilisation générale. Le 25 août 1939, comme on dit, André « part à la guerre ». André dit à Daniel Lagache : « Ce jour là, sur le quai de la gare, j'ai bien senti qu'elle faisait semblant de pleurer ». Mais lui-même était très ému à cause des quatre enfants qu'il laissait entre les mains de cette mère qu'il a toujours considérée comme une mère négligente, sinon indigne. Du front, il lui écrit des lettres. L'intérêt pour ce cas, si je puis dire, a été renforcé par le fait que Daniel Lagache – qui, à l'époque, avait une certaine fraîcheur, qu'il a perdue ensuite – dise que la correspondance entre André et Andréa a joué un rôle décisif. Ce que je remarque, c'est que les maisons d'édition n'hésitent pas à publier des lettres qui ont été échangées pendant la guerre, entre des femmes et des hommes qui se trouvaient au front. La question qui hantait les hommes dans les tranchées était : « Est-ce qu'elle me trompe ? ». Car la guerre, c'est peut-être une boucherie, mais enfin, ça fait monter au firmament des préoccupations des hommes, la femme infidèle. Alors le dialogue est bien connu. La femme cherche à rassurer l'homme. Elle lui dit qu'il ne s'inquiète pas, qu'elle s'occupe des enfants et qu'elle doit s'occuper de sa mère à elle, qui vieillit, n'est-ce pas ! Andréa fait ainsi des reproches à André. Qu'est ce qu'elle lui reproche ? Elle lui reproche ses reproches, c'est-à-dire qu'elle lui reproche de la soupçonner de lui être infidèle. Alors, Daniel Lagache ne nous épargne pas les détails. Elle lui dit, par exemple : « Mais non, je ne suis pas tombée enceinte de nouveau, je viens d'avoir mes règles ». C'est la guerre.

Si j'ai bien compris, pendant les deux guerres mondiales, il y avait deux fronts, il y avait deux guerres. Il y avait la guerre contre l'Allemand et puis la guerre conjugale. La guerre éclate, André est au front. À partir de ce moment-là, comme cela a été annoncé en introduction, Andréa devient ouvertement infidèle. Le nom de son amant, qui est cité à plusieurs reprises, est Winschen. Comme elle devient ouvertement infidèle, dans la petite ville de l'est de la France, elle est considérée, dès lors, par les gens du village, comme étant mentalement dérangée. Les gens ne comprennent pas pourquoi elle ne se cache pas. Cette liaison avec Monsieur Winschen durera jusqu'à ce qu'elle meure.

Trois permissions vont scander la marche vers le meurtre : une permission en décembre 1939, une en février 1940 et enfin, la dernière en mars 1940. À chaque fois, ce sont des permissions de dix jours.

#### *Permission de décembre 1939.*

Ils se retrouvent. Elle semble gênée. Quand elle a appris qu'André allait venir à la maison, chez elle, elle a accouru. Elle était sans doute avec son amant. C'est pourquoi, elle lui a semblé être embarrassée ou gênée, si bien qu'il la gifle. Pour le calmer, elle accepte d'avoir des relations sexuelles avec lui, mais, note Daniel Lagache, elle reste néanmoins froide et distante avec lui.

De juillet 1939 jusqu'à décembre 1939, pendant ces six mois, il y a la présence d'un *Tödeswunsch*.

C'est une question que pose Freud dans *Malaise dans la civilisation*<sup>5</sup>. Quel est le statut du désir de mort ? S'il s'interroge là-dessus, c'est qu'il considère que le vœu de mort est l'une des formes que prend la pulsion de mort. Son effort est de montrer que, comme pour chaque pulsion, il y a un certain circuit pulsionnel, la question se pose donc de savoir qui est visé par la pulsion de mort. André Martin a pu dire à Daniel Lagache, qui était le psychiatre qui l'expertisait à ce moment là, qu'il avait eu, ces six mois là de 1939, cette pensée meurtrière.

La mère d'André jette de l'huile sur le feu. Elle ne se prive pas de lui raconter, non seulement qu'il est de notoriété publique que sa femme a un amant, mais aussi qu'elle sort tous les soirs, qu'elle va dans les cafés avec sa fameuse amie qui est aussi une femme de mauvaise vie, que, chaque soir, elle revient ivre à la maison. André répond à sa mère qu'il ne veut rien entendre,

---

<sup>5</sup> Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.

mais qu'il pense divorcer. Encore une fois, il hésite à cause de « leurs » enfants, il craint de les laisser à cette mauvaise mère. Ce que nous voyons se cristalliser là, c'est une ambiguïté entre la femme infidèle et la mauvaise mère.

Daniel Lagache, grâce à l'enquête, apprend qu'Andréa aurait dit à son coiffeur, au moment de cette permission de décembre 1939, qu'elle était heureuse que son mari soit au front, qu'elle ne voulait plus le voir. Elle se serait écriée, dans le salon de coiffure de façon à ce que tout le monde l'entende : « Qu'il foute le camp ! Qu'il crève ! » La guerre, au sens du conflit conjugal, c'est, si je puis dire, un échange qui se fait entre les désirs de mort. Ma question, vous la devinez peut-être, c'est : est-ce que, au moins sur un point, le désir de l'Autre est impliqué dans le passage à l'acte ? Alors même que, pour nous, le problème essentiel est celui de la responsabilité du sujet, qu'il ne s'agit, en rien, d'atténuer d'aucune sorte. C'est pourquoi il faut être extrêmement précis dans la façon dont on pose la question. Je disais que la correspondance avait été mise en valeur entre eux, alors que ce sont, comme vous le voyez, des gens très simples, mais même des gens très simples peuvent par leur histoire atteindre la dimension de la tragédie. Tout dépend de la façon dont on raconte cette histoire ou dont on la lit, au sens de la lecture. Ce qui est frappant, donc, c'est que le reproche essentiel d'André, dans ses lettres est « Tu ne m'écris pas, tu ne m'écris pas assez ». Les soldats, après la guerre, racontaient cela : le moment le plus important de la journée était le moment où chacun de ceux qui avaient reçu une lettre ou un colis était appelé à haute voix. Je vous renvoie, là-dessus, au livre *Le guerrier appliqué* de Jean Paulhan.<sup>6</sup>

#### *Permission de février 1940*

Je vous rappelle qu'au début de sa permission de décembre 1939, la première chose qu'a faite André, c'est d'aller retrouver sa femme. Elle est alors chez ses parents à elle. La première chose, le premier événement qui s'est produit, souvenez-vous, c'est qu'il l'a giflée, parce qu'elle était arrivée, toute essoufflée, accourant de l'on ne sait où. Le retour de permission est un moment très important.

Dans l'intervalle, dans une lettre, elle lui a écrit qu'il est un homme méchant. Qu'est-ce qui fait qu'une femme aime un homme méchant ? Qu'est-ce qui accroche une femme au niveau de la méchanceté de l'Autre ? C'est pourquoi, dans l'intervalle, elle est partie avec les enfants. Elle est allée chez Mme Lefort, cette femme avec qui elle sort le soir. Donc, le 11 février 1940, André va chez cette femme pour y rencontrer Andréa. Il prend ses précautions, il se fait accompagner d'un gendarme. Quand il arrive chez elle, ça, pour moi, c'est le signe de ce que c'est qu'un objet pour un homme, la première chose qu'il fait, au grand dam du gendarme, il la frappe, il lui envoie le coup de poing du siècle dans le visage. Évidemment, le gendarme lui demande immédiatement de sortir. Une fois dans la rue, il saisit un caillou, le lance contre une fenêtre et brise la vitre. Et il crie : « Ma prochaine permission sera en mars. Le sang coulera ». Le 11 février 1940, il y a donc eu cet énoncé : « Le sang coulera ».

Il va y avoir, après la permission de février 1940, un échange de lettres. Ce n'est pas l'énoncé « le sang coulera » qui, peut-on dire, a été l'élément déclenchant par rapport au passage à l'acte. Certes, c'est une parole dont il faut tenir compte.

S'il y a un facteur déclenchant qui peut être isolé grâce à l'échange de lettres qui a eu lieu entre la permission de février et celle de mars, c'est le reproche qu'Andréa adresse à André. Elle lui reproche de l'avoir frappée ; elle en a été surprise et meurtrie. Elle lui écrit, dans sa lettre, cette phrase : « Si tu cherches la petite bête, tu vas la trouver ». André a lu cette lettre comme une lettre de menace, il en parlera ainsi quand il se retrouvera dans le bureau du juge d'instruction. Vous imaginez, bien entendu, l'importance qu'il donnera à cette lettre de sa femme, qu'il a entendue comme un : « Si tu me cherches, tu va me trouver ».

---

<sup>6</sup> Paulhan J., *Le guerrier appliqué*, Paris, Gallimard, 1982.

La haine est au maximum de son intensité. Andréa tombe enceinte. Elle se fait avorter. L'avortement est interdit à l'époque. André dénonce sa femme à la gendarmerie. L'hiver 1939-1940 a été très froid et sa femme a probablement volé du bois chez les voisins. Il la dénonce, de cela aussi, auprès de la gendarmerie. Un échange de choses très aimables, donc.

### *Permission de mars 1940*

Première chose, comme en décembre, comme en février, André court chercher sa femme. Il va donc chez Mme Lefort.

Nous sommes le 2 mars 1940. L'amant de sa femme, Winschen, est là. Elle le fait sortir par une porte de derrière. Il dit à sa femme qu'il vient pour embrasser les enfants, c'est le prétexte. Ils discutent et se disputent. La soirée se prolonge. Il est trop tard pour qu'il retourne à Blainville chez sa mère ; ils passent la nuit ensemble.

Mais, le lendemain matin, sa mère lui raconte qu'après son départ de chez Mme Lefort, Andréa s'est ouvertement moquée de lui. Deux jours après, il la croise dans la rue et la menace. Il lui reproche alors de négliger ses enfants. Le 5 mars 1940, il la croise de nouveau dans la rue, elle est alors en compagnie de Mme Lefort. Cette fois, devant lui, à son nez, elle se moque de lui en faisant allusion à sa trahison. En voulant lui signifier qu'en effet, c'est bien lui, le cocu magnifique de l'histoire, pour faire rire de lui, elle soulève ses jupes, devant tout le monde, sur son passage.

Le 7 mars 1940 au matin, alors qu'il se trouve seul dans la cuisine, machinalement, il aiguise un couteau de cuisine. Daniel Lagache lui demande : « À quoi pensiez-vous à ce moment là ? » André lui répond qu'il a pensé à Andréa, en se disant qu'elle était une mauvaise mère, il en avait gros sur le cœur.

Le 8 mars 1940. Il doit retourner au front le lendemain. Il demande une entrevue à sa femme, pour qu'il puisse voir les enfants une dernière fois. À 16h30, il va la voir chez Mme Lefort. Elle est en train de boire un verre dans la cuisine avec Mr Lécrivain. André ne peut donc pas parler seul avec sa femme. C'est pourquoi il lui demande de venir, le soir, à 20 heures. Elle accepte. En fait, Andréa viendra à 21h30, et non à 20h. Le soir-même, la mère d'André, juste avant d'aller se coucher, lui raconte que sa femme est venue vers 18h et que, pour se moquer de lui, pour le narguer, elle a jeté des cailloux contre les fenêtres de la maison.

21h30, Andréa arrive. Elle s'annonce en lançant de nouveau des cailloux contre les fenêtres de la maison. Il ne sait pas si elle est seule. C'est ce qu'il dira à Daniel Lagache. Entendant le bruit que font les cailloux lancés contre les fenêtres, André dit avoir pris peur et s'être armé du couteau qu'il avait aiguisé, la veille, dans la cuisine. Il sort sur le pas de la porte, sa femme est là. Il l'invite à entrer et l'entraîne dans sa chambre, pour qu'ils puissent parler. Elle sent l'alcool, elle a bu, il lui reproche d'aller au café. Elle lui répond qu'elle est suffisamment grande pour savoir ce qu'elle a à faire. Il se met en colère. Il la frappe une première fois. Elle lui dit, dans un souffle : « Embrasse-moi une dernière fois avant de partir ». Il la frappe une deuxième fois. Andréa s'enfuit en appelant au secours. Détail insolite : André rentre dans la maison, ouvre la porte de la chambre de sa mère et lance le couteau sous le lit. Les gendarmes viennent lui annoncer qu'il a tué sa femme. Il s'écrie que, si elle n'était pas venue chez lui, cela ne serait pas arrivé. Devant le juge d'instruction, André reconnaît que, le 7 mars 1940, il a aiguisé le couteau de cuisine en pensant à sa femme. La possibilité de s'en servir lui est apparue ce jour là. La question de la préméditation est donc posée. André a tué Andréa, alors qu'il l'avait faite entrer dans sa chambre, c'est-à-dire là où, s'il ne l'avait pas tuée, ils auraient pu avoir des relations sexuelles. Sa femme avait bu. Il dit avoir agi sous le coup de la colère. J'ai essayé de retrouver la trace de ce crime sur internet et je me suis aperçu que, si Daniel Lagache ne dissimule pas les noms de lieux, il a probablement dû changer les noms de famille. Je m'en suis aperçu, parce qu'il appelle cet homme André Martin. Or, André Martin

est le héros d'un crime qui a eu lieu en 1833 et qui est connu grâce à un film de Claude Autant-Lara qui s'appelle *L'Auberge Rouge*. C'est l'histoire d'un aubergiste et de sa femme, qui ont assassiné un voyageur pour le détrousser ; ils finiront tous les deux guillotins. Je pense qu'André Martin est un nom d'emprunt, ce qui empêche de retrouver la trace de ce crime dans les annales judiciaires et militaires. Ce qui a frappé Daniel Lagache, tout au long de ces entretiens avec André Martin, c'est que celui-ci est un homme qui veut donner l'impression que la vie lui a joué un mauvais tour.

Daniel Lagache se réfère à un auteur dont j'ai fait la connaissance à cette occasion : Étienne De Greeff. Sans doute a-t-il lu l'article de Freud de 1919, « Un enfant est battu »<sup>7</sup>, car il distingue trois temps logiques. Premier temps – le meurtre est une idée. Troisième temps – le meurtre est un acte, un passage à l'acte. Il y a un deuxième temps, c'est celui des « tergiversations ». Lagache et Lacan sont d'accord sur un point : entre la pensée et l'acte, il y a un intervalle. Mais l'approche d'Étienne De Greeff est une approche psychologique. Dans le fond, ce sur quoi s'interrogent De Greeff et Lagache après lui, c'est sur le fait de savoir à partir de quel moment le sujet *consent* à l'idée qui lui a traversé l'esprit. Si on les suit, le crime signifie qu'il y a coïncidence entre la pensée et l'acte.

Lacan n'est absolument pas d'accord avec ça. Pour lui, il y a une antinomie entre la pensée et l'acte. Je suis frappé par le récit que donne Lagache du passage à l'acte : André a fait entrer Andréa. Elle est prise au piège, en quelque sorte. Il lui reproche, certes, d'être allée au café, mais avec l'idée que, pendant ce temps-là, elle ne s'occupe pas des enfants. Elle est une mère indigne. Et c'est parce qu'elle lui répond : « Je sais très bien ce que j'ai à faire. Je n'ai pas besoin de toi pour me dire ce que j'ai à faire », que la colère le submerge, qu'il la frappe et qu'il la tue. Pour notre part, nous référant à Lacan, nous aimerions savoir sur quelle phrase sa colère a précisément achoppé.

Lagache, lui, tient compte du fait que André a soutenu, pour sa défense, qu'il y a eu une rencontre entre l'idée et le fait qu'elle pouvait se réaliser dans un acte effectif, au moment où il a reçu la lettre de menace du 17 février 1940. Lagache interprète le crime en termes imaginaires, dans les termes de la dialectique du maître et de l'esclave. Il s'agit de savoir qui est le plus fort, qui domine qui. Lagache écrit : « Le meurtre a été, pour André, une façon de venir à bout d'une femme qui l'avait poussé à bout. » L'intérêt, qu'il y a, pour nous, de nous interroger au sujet du passage à l'acte, vient du point de disjonction, de rupture, entre la pensée et l'acte. C'est quelque chose que, pour ma part, j'éprouve souvent, quand j'ai des entretiens avec des adolescents qui ont tenté de se suicider. L'on sent bien que, pour le sujet, la pensée empêche l'acte, c'est-à-dire que le sujet peut toujours penser à se tuer, ce n'est pas du tout la même chose que de le faire effectivement. Ce que l'on peut soutenir, à partir de la thèse lacanienne de l'antinomie entre la pensée et l'acte, c'est que, au contraire, il n'y a jamais d'adéquation entre la pensée et l'acte. Il y a plutôt un abîme entre la pensée et l'acte, l'acte implique un saut par dessus cet abîme. Là où je suis, pourrais-je dire, dans l'acte de tuer ou de me tuer, je ne pense pas. C'est ainsi que Lacan oppose, au cogito cartésien, le cogito freudien, comme il s'exprime. Je me réfère, sur ce point, à son Séminaire « L'acte psychanalytique »<sup>8</sup>. Il n'y a pas de pensée de l'acte. C'est là où Lacan et Lagache ne sont pas d'accord. L'acte en soi ne se pense pas, il échappe à toute pensée. Si l'on peut dire la chose ainsi, il fait trou. Est-ce qu'à propos d'un sujet psychotique, l'on peut aller jusqu'à affirmer que – ce serait un point de vue éthique sur le passage à l'acte – la pensée forclosée fait retour dans le réel sous la forme du passage à l'acte ? Je pose la question.

Au moment où l'acte s'accomplit, paradoxalement, il y a un rejet de la pensée. Je crois que l'autre dimension à explorer à partir de ce fait divers est évidemment la référence à la jalousie et à la théorie freudienne de la jalousie qui en fait une projection. Je suis jaloux, quand je

<sup>7</sup> Sigmund F., « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

<sup>8</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre XV, « L'acte psychanalytique », 1967/1968, inédit.

projette mon infidélité inconsciente sur l'objet de ma passion et qu'à partir de là, j'accorde une très grande importance au tiers, au rival, sur lequel, dès lors, se concentre toute mon attention, puisque, dit Freud, est alors mis en cause le partage entre hétérosexualité et homosexualité. La jalousie, pour Freud, c'est shakespearien, si je puis dire, ça fait sortir de l'ombre le rival. C'est ce que fait Iago en parlant à Othello de Desdémone.

L'intérêt du fait divers que j'ai évoqué est justement de se trouver dans un cas où le jaloux dit ne pas s'intéresser au rival. Sa femme l'a trompé avec plusieurs hommes. Mais il ne s'arrête pas à cela. C'est à elle, dit-il, qu'il en veut. C'est à elle qu'il s'en prend et c'est elle qu'il frappe. En fait, l'interprétation d'un tel acte, par Lacan, dans sa thèse, c'est qu'en la frappant, il se frappe, il se frappe là où une femme lui échappe. Elle le trompe, donc elle lui échappe. Si je puis dire, l'objet sert à ça à l'homme jaloux, à trouver à la fois le point où frapper l'autre et le point où se frapper. Quelqu'un qui a très bien compris cela, c'est Proust, qui a écrit un livre qui a été réédité il n'y a pas longtemps et qui a pour titre *Jalousie*. C'est un écrit de Proust qui est un écho de ce qui constituera, dans *la Recherche*, La prisonnière. Chantal Akerman en a donné une adaptation au cinéma sous le titre *La captive*, avec Sylvie Testud. C'est un film remarquable sur la jalousie. Proust fait vraiment sentir, en effet, que, quand on dit qu'une femme est l'objet pour un homme, cela veut dire, non qu'elle serait enfermée dans une pièce, pieds et poings liés, mais qu'elle est prisonnière, comme le dit Lacan, de l'âme, de l'idée, du fantasme de l'homme. Telle est la malédiction qui a frappé Andréa Charton en 1940.



## Variétés du passage à l'acte Éric Guillot

*Nous reprenons ici de larges extraits de la conférence, « Variétés du passage à l'acte », que Jacques Borie a réalisée le 2 avril 2010 dans le cadre de l'Antenne clinique de Rouen.*

Lorsque Freud invente la psychanalyse, souligne Jacques Borie, il privilégie la remémoration, le « se souvenir » à la place de *l'agieren*, de l'agir. La mise en acte lui apparaît comme un obstacle, une limite à l'opération analytique.

La question de l'acte, en tant qu'il s'oppose à l'action, est pourtant essentielle. Pas seulement parce qu'elle est au cœur de ce que Lacan a appelé « l'acte analytique », pas seulement parce que sur un plan clinique, elle rencontre le problème des passages à l'acte, mais parce qu'elle emporte avec elle un enjeu d'ordre éthique pour notre époque.

En effet, le développement des théories cognitivistes dans le champ de la santé mentale, est une tentative d'objecter à l'idée même de l'acte, en réduisant les sujets à une série de comportements ou d'actions orientés par la cognition, par la conscience, et s'inscrivant dans une continuité. Or l'idée d'acte implique justement une rupture dans une continuité. Il y a de l'acte, parce que dans le champ de la pensée, il y a un trou. Et si le passage à l'acte du fou est spécialement inquiétant, c'est que l'on est dans une époque où l'on essaie de réduire la pensée à l'enchaînement des causalités. Lorsqu'un trou apparaît – l'acte fou qu'on ne peut pas référer



à une cause – alors, c'est l'angoisse, et l'on ressent la nécessité de s'en protéger en enfermant, en excluant du lien social.

À l'opposé de cette perspective, la psychanalyse tente de se repérer, à partir du trou, non à partir de la continuité. Elle se refuse à réduire le sujet à ses comportements, et si elle privilégie la dimension de l'acte, c'est que celle-ci permet de distinguer l'humain de l'animal. Il y a une valeur éthique de l'acte qui ne concerne pas seulement le champ du symptôme mais aussi celui de la politique, puisque celle-ci ne peut pas se réduire à la gestion, c'est-à-dire une pratique sans acte.

#### *Une discordance fondamentale entre le symbolique et le réel*

Dans les années 50, Lacan est parti de l'idée hégélienne selon laquelle tout le réel est rationnel, c'est-à-dire l'idée d'un possible recouvrement du réel par le symbolique. Une telle perspective laisse de côté tout un pan de la clinique. L'angoisse, l'*acting out*, les passages à l'acte y font objection. Ils témoignent, au contraire d'une discordance fondamentale entre le symbolique et le réel. L'angoisse apparaît quand, dans le symbolique, quelque chose fait défaut pour rendre compte du réel. Il en est de même du passage à l'acte. C'est donc la prise en compte de ces phénomènes qui conduit Lacan à opérer cette mutation dans le séminaire sur l'angoisse et à passer de Hegel à Kierkegaard. Critiquant Hegel, Kierkegaard souligne que le sujet ne saurait être une continuité de ses pensées, mais qu'il est marqué par des coupures, des sauts, qui sont la manifestation de son « ek-sistence ».

#### *Le passage à l'acte dans la mélancolie et la paranoïa*

La position qui illustre le mieux le passage à l'acte, est celle du sujet mélancolique. C'est une position radicale. Le sujet mélancolique proclame aux yeux du monde cette vérité, dont Freud s'étonne qu'il faille attendre d'être malade pour la prendre en compte, que nous ne valons pas grand-chose. Habituellement, nous voilons ce réel en nous raccrochant aux idéaux et à l'Autre. Mais le sujet mélancolique n'y parvient pas. Proclamant la vérité de son indignité fondamentale, il incarne le réel du déchet dans lequel il se reconnaît et qu'il s'efforce de rejoindre en se supprimant. Par le passage à l'acte suicidaire, il tente de s'équivaloir à ce déchet.

C'est pourquoi Lacan a pu dire que le suicide, et spécialement le suicide mélancolique, est le seul acte réussi, non pas pour faire l'apologie du suicide, mais parce que dans le suicide mélancolique, le sujet s'équivaut à son dire. Il dit qu'il est indigne, et il en tire les conséquences en se supprimant. De ce point de vue, au regard de cet acte radical, on peut dire que la plupart de nos actes sont des actes manqués. Contrairement au sujet mélancolique, nous n'abordons le réel qu'au travers des semblants nécessaires, en effet, à l'humain.

Même lorsqu'il s'équivaut à son être de déchet, Lacan remarque, souligne J. Borie, que le sujet mélancolique n'échappe pas complètement à la structure même du sujet. En témoigne sa modalité fréquente de suicide : il se jette par la fenêtre. Ce qui nous indique que la structure de la fenêtre a une valeur – celle que Lacan reconnaît au fantasme – à ceci près que pour le mélancolique, cette fenêtre (du fantasme) n'a fonction ni de voile ni d'écran. Elle n'arrête pas le sujet. La fonction de la fenêtre du fantasme sensée relier le sujet et l'Autre, tout en voilant le réel en jeu, ne fonctionne pas. C'est dans le réel que cette perte a lieu, faute d'avoir pu se réaliser dans le symbolique.

Il n'y a pas de place pour le semblant, et ce refus du semblant conduit le sujet mélancolique, au contraire de la paranoïa, à prendre la faute sur lui et à incarner l'indignité humaine. À l'opposé, pour le sujet paranoïaque, la faute, l'indignité se situe dans l'Autre. Dès lors, c'est cet Autre qu'il s'agira d'attaquer, et non le sujet lui-même. Le sujet paranoïaque se présente plutôt comme l'innocent.

Il est important dans notre clinique, souligne J. Borie, de repérer où le sujet situe la faute.

### *Le suicide concerne l'humanité elle-même*

La psychanalyse promeut que l'individuel et le collectif sont équivalents. Rien n'empêche, par conséquent, de parler du suicide au niveau du lien social. Le suicide concerne l'humanité elle-même. Il y a au cœur de l'humain – ce que Freud appelait la pulsion de mort – la tentation de l'autodestruction. Le XX<sup>ème</sup> siècle a été le siècle de l'autodestruction de l'humain à un point qui n'a jamais été égalé. À la différence des espèces animales caractérisées par l'autoconservation, « l'espèce humaine » est la seule qui pense à se détruire elle-même, souligne J.-A. Miller. Chez l'homme, l'agressivité et la pulsion de mort ne répondent pas à un instinct.

### *Les meurtres immotivés*

J. Borie se propose ensuite de revenir sur une question qui a occupé la psychiatrie au XIX<sup>ème</sup> siècle et au XX<sup>ème</sup>, jusque dans les années soixante, celle des meurtres immotivés.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec l'apparition du discours de la science, qui est un discours qui veut trouver des causes à tout, le fait que des sujets deviennent des meurtriers sans que nous comprenions pourquoi, constituait un scandale épistémologique. Faute de cause apparente, ils étaient considérés comme « dégénérés ». Aujourd'hui, une causalité génétique serait invoquée. Venant rompre avec cette perspective, Freud va réintroduire la pathologie dans le champ du normal, en même temps qu'il va s'efforcer de réinsérer le sujet dans son acte.

C'est dans ce contexte que Guiraud rédige en 1928 son article sur « Les meurtres immotivés »<sup>9</sup>. Il montre que le meurtre n'est pas si immotivé que cela, et qu'il vise la mauvaise part du sujet qu'il situe dans l'Autre, le fameux *kakon*. Dans sa thèse, en 1932, Lacan reprendra cette question en distinguant les meurtres liés au moi – c'est-à-dire les meurtres par intérêt, les meurtres liés au surmoi qui consistent à se faire punir, et enfin les meurtres liés au ça, au *kakon*, c'est-à-dire à ce mal qui est au cœur du sujet, mais que le paranoïaque situe dans l'Autre.

J. Borie souligne à ce propos que dans ces meurtres liés au ça, ce n'est pas tant l'autre, que cette insupportable et asociale jouissance qui est visée, située par le sujet dans l'autre, mais qui n'est que cette part mauvaise, innommable, de lui-même, qu'il s'agit d'essayer d'éliminer, d'extraire, en frappant l'autre. Dans les crimes dits immotivés – immotivés au sens où ils ne répondent pas à une motivation consciente – il y a donc bien une cause ; mais cette cause qui ne trouve pas de nom, le sujet tente de la situer dans l'autre. En frappant l'autre, le sujet frappe son propre être comme mal ; il frappe le « sans-nom » dans l'autre.

L'exemple du cas des sœurs Papin, étudié par Jacques Lacan permet d'illustrer ce point. Celles-ci avaient tué leur maîtresse avec la particularité de lui avoir arraché les yeux, réalisant ici une opération d'extraction sauvage, dans le réel, de cette jouissance qu'elles avaient localisée dans l'autre. J. Borie rappelle à propos de ce crime, cette formule de Lacan dans « R.S.I » : *la paranoïa sonorise le regard*, voulant dire par là que dans la paranoïa – comme dans le cas des sœurs Papin – tout ce qui vient de l'autre fait signe. Le regard devient sonore, prend un sens, devient une voix. Il s'adresse au sujet pour lui envoyer un message négatif. Dès lors, dans ce contexte où tout fait sens, le sujet ne trouve plus l'abri du non-sens ou celui du silence, dit J. Borie, pour se reposer. Le passage à l'acte vient alors faire réponse à cet envahissement répondant en cela à une nécessité logique. Il vient là comme équivalent de l'opération symbolique de coupure, d'extraction de la jouissance qui ne s'est pas faite.

Lorsque Lacan note que le psychotique a son objet dans sa poche, cela veut dire qu'il n'est pas séparé de l'objet. Pour qu'il y ait un lien entre le sujet et l'autre, il faut entre les deux la

---

<sup>9</sup> Guiraud P., « Les meurtres immotivés », Sept références introuvables de la thèse de psychiatrie de Jacques Lacan, *Les Documents de la bibliothèque de l'Ecole de la Cause freudienne*, n° 1, p. 97-98.

production d'un objet séparateur : c'est la fonction de l'objet pulsionnel. Mais lorsque cela n'a pas pu se construire, parce que l'autre – la mère par exemple – n'a pas pu se séparer de cet objet, le sujet se trouve embarrassé par une jouissance en trop, qui l'angoisse, et ce « trop » appelle la nécessité de procéder à une soustraction dans le réel.

C'est ce qui se passe dans la psychose. Faute d'avoir pu inscrire dans son corps la marque de la castration, le sujet doit produire un moins dans le réel, soit sur son corps, soit sur le corps de l'autre.

En outre, faute d'avoir pu constituer cet objet séparateur dans son lien à l'autre, le sujet psychotique est confronté en permanence au risque que ce soit une partie de son corps qu'il doit céder dans sa rencontre avec l'Autre. J. Borie rappelle ici l'exemple du cas de l'enfant au loup de Rosine et Robert Lefort<sup>10</sup>. Rosine Lefort raconte comment, à l'issue de leur première rencontre, cet enfant paranoïaque de quatre ans, avait tenté de se couper le pénis, interprétant la présence de l'analyste comme une demande qu'il lui cède une partie de son corps. Contrairement au névrosé qui est séparé de cet objet et passe son temps à le demander à l'autre, pour viser son désir ou interroger la place qu'il y occupe ; le sujet psychotique, comme le petit Robert dans son transfert à Rosine Lefort, a la certitude qu'il lui faut produire dans le réel, une partie de son corps pour satisfaire l'Autre.

### *La construction du délire*

Paradoxalement, et malgré le caractère dramatique de ces passages à l'acte visant soit l'autre, soit le corps propre, Lacan souligne la dimension de solution de l'acte. En effet, à l'issue du passage à l'acte, le sujet ressent souvent un allègement. Lacan l'avait repéré à propos des crimes du surmoi, mais c'est aussi ce qui se produit dans les crimes du ça où, en frappant ce mal que le sujet situe dans l'autre, le sujet tente de nommer dans le réel un point d'impossible à dire.

Il est cependant une autre solution que celle du passage à l'acte pour traiter cette jouissance qui apparaît comme en trop, ou la menace que constitue cet Autre. Cette solution, c'est le délire. La construction d'un délire est une façon de remettre l'Autre dans le circuit, de rallonger le circuit. Là où le passage à l'acte réalise un court-circuit. Les nombreux écrits que produisent les sujets paranoïaques s'inscrivent dans cette perspective. Ils permettent au sujet de déposer la jouissance sur le papier au lieu d'avoir à l'extraire dans le réel de l'autre ou bien sur leur corps propre. En cela, l'opération d'écriture est aussi une opération de séparation, permettant un début de représentation du sujet dans le monde.

### *Trois vignettes cliniques*

Le premier cas illustre la question du passage à l'acte par rapport à la chaîne signifiante. Il s'agit d'un jeune homme hospitalisé après une agression. Suite à un conflit avec ses parents, il part de chez lui, erre pendant plusieurs jours dans la rue, puis commence à entendre des voix qui lui disent de marcher de plus en plus vite, puis de courir. Pendant plusieurs jours, il va courir, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, il entre dans une grande surface, et dans un brouhaha d'insultes et de peur, il se tourne vers Dieu, et lui demande ce qu'il doit faire. Dieu lui répond : « Casse tout, c'est la seule solution ». « J'ai donc détruit tout le rayon où je m'étais posé », dit-il : le rayon hifi.

Dans l'après-coup, ce sujet peut expliquer ce qui lui est arrivé, mais dans le moment du passage à l'acte, réduit au commandement de la voix qui lui disait de courir, puis de casser, il ne savait pas ce qu'il faisait. « Je n'étais plus moi », dit-il.

J. Borie souligne la logique extrêmement cohérente de ce passage à l'acte. Il s'agit en effet pour ce sujet en proie à des voix parasites qui le commandent, de faire intervenir un acte pour

---

<sup>10</sup> Lefort R., Lefort R., *Les structures de la psychose*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 53-100.

faire cesser l'infini du commandement de la voix. Il s'arrête de courir quand il rencontre dans le supermarché, le réel de la voix, à l'extérieur, dans le rayon hifi. C'est là que survient le passage à l'acte. L'acte en tant que réel vient faire point d'arrêt à cette dérive. Là où le sujet réduit au commandement de la voix, n'avait plus à sa disposition sa représentation dans la chaîne, le passage à l'acte vient réaliser ce qu'Éric Laurent avait nommé lors de la Conversation d'Antibes, une « nomination dans le réel » comme ce qui pouvait faire limite à cette dérive infinie.

La deuxième vignette clinique apportée par J. Borie illustre la question du passage à l'acte dans son rapport au corps.

Il s'agit d'une patiente qui pratique la peinture. Le problème est, pour elle, la survenue de crises imprévisibles la mettant parfois dans l'impossibilité d'exercer cette activité. Elle se retrouve alors « figée devant son chevalet ». Dans ces moments très douloureux, lui vient une certitude : « " je suis la peinture", dit-elle, [...] et ce court-circuit la pousse à se jeter sur les tubes de peinture, non pour en faire un dépôt sur la toile, mais pour en manger. »<sup>11</sup>

On voit donc quelle est la logique de ce passage à l'acte qui, dans un court-circuit, la connecte directement à l'objet. Comme dans la définition freudienne de la jouissance autiste : « une bouche qui se baise elle-même », on a un circuit qui justement n'en est pas un, mais plutôt un collage à l'objet réel, contrairement au circuit de la pulsion qui, lui, implique un décollage, une séparation d'avec l'objet, le tour d'un trou.

« Après quelque temps de travail analytique, la patiente [va cependant expliquer qu'elle a] retrouvé le bon usage des pinceaux à la sortie d'une séance : "J'ai senti qu'il fallait me précipiter chez moi pour peindre, comme suite de la séance ; ici comme je peux allonger la phrase, ça appelle une suite sans que ça se referme" »<sup>12</sup>.

Cette patiente nous indique – comme le souligne J. Borie – comment l'allongement de la phrase dans la séance a eu pour elle un effet sur le trajet pulsionnel dans sa pratique de la peinture. Elle témoigne de cette « modification du trajet pulsionnel, qui empêche [maintenant] la clôture du geste sur le " manger la peinture" »<sup>13</sup>. Elle explique en effet que « c'est le vide aménagé dans le temps de la phrase elle-même qui rend possible [pour elle] une conclusion créative incluant la perte du réel de l'objet »<sup>14</sup>. À partir de ce jour là, ce sujet n'aura plus de crise de ce type.

La dernière vignette concerne un sujet mélancolique qui dit n'avoir jamais éprouvé le goût des choses et qui se reconnaît dans une indignité certaine. Il ne cesse de dire son intention d'en finir. Cependant, le temps de l'analyse a permis une petite construction. Il se souvient d'une scène infantile : une scène de Piéta, sa mère en larmes tenant dans ses bras le cadavre d'un enfant mort. Cette scène prend une force spéciale pour ce sujet, comme une suppléance au vide de son être, puisque cela le relie à l'Autre maternel, sous la forme – non énoncée comme cela mais que l'on peut reconstruire : « ma mère peut jouir de l'enfant mort », rendant cette place désirable. À partir de cette position sacrificielle, il peut tenter de faire exister l'Autre *a minima* et de se raccrocher à lui.

Il arrive néanmoins un jour en séance en annonçant qu'il s'était procuré l'arme qui allait lui permettre de se supprimer en sortant, mais il voulait auparavant s'assurer d'une chose : il souhaitait qu'on lui pardonne le mal qu'il allait faire en se suicidant. Ce qui l'arrêta momentanément est donc l'idée élaborée à partir de sa position sacrificielle, qu'il doit tout de même se loger dans l'Autre. Il ne peut réussir son acte, qu'à la condition qu'on le lui

---

<sup>11</sup> Le cas de cette patiente a été publié dans *La Lettre Mensuelle*, École de la cause freudienne, n° 198, mai 2001, p. 31-32.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

pardonne, dans une réconciliation entre le symbolique et le réel. Une psychanalyse n'opère pas à partir du pardon. Opérer à partir du pardon, c'est opérer à partir de l'Autre comme idéal. C'eût été lui donner l'illusion d'une possible réconciliation entre le réel du corps et l'idéal, dans une jouissance suprême qui serait celle de la mort, comme celle à laquelle aspirent les kamikazes. Il était donc impardonnable de vouloir se suicider, et cette position énoncée par l'analyste résonna suffisamment dans sa tête au moment où il allait appuyer sur la détente, pour qu'il renonçât à son geste.

Pour conclure, si le passage à l'acte est devenu un symptôme moderne, remarque J. Borie, c'est que nous sommes à une époque où le passage par l'Autre est de moins en moins assuré. La consistance de la fonction paternelle qui auparavant servait d'amortisseur à la jouissance débridée, tend à montrer son inconsistance et à pousser à ce que la connexion entre le sujet et l'objet, soit entre le sujet et la jouissance, se fasse sans passage par l'Autre.

Que peut la psychanalyse dans ce contexte ? Parce que la psychanalyse n'opère pas à partir de l'Autre ni des idéaux ; il ne s'agit pas, dans une analyse, de pardon. Il s'agit plutôt de permettre au sujet de trouver un nouveau rapport avec sa jouissance, soit un savoir-faire avec la limite et la satisfaction.

Il ne s'agit pas plus, dans une analyse, de promouvoir la vérité, car, comme l'authenticité, elle pousse au suicide, comme le démontrent les sujets mélancoliques. La psychanalyse promeut plutôt la vertu du semblant et des vérités à moitié, mi-dites.

Elle considère que ce qui permet de réussir, c'est le ratage. Ce n'est pas du tout un idéal du ratage, mais un savoir-faire avec le ratage comme condition d'un acte. Elle promeut le ratage comme condition d'une satisfaction, et non comme une exaltation de la jouissance ratée.

À suivre la position radicale du sujet dans son rapport à l'acte, on a une chance de nouer le désir de l'analyste et la tentation du passage à l'acte pour en faire quelque chose qui rate de la bonne façon. C'est cela, dit J. Borie, qui peut nous orienter dans notre pratique.